



## Annales historiques de la Révolution française

331 | janvier-mars 2003  
Varia

---

Othmar KEEL, *L'avènement de la clinique moderne en Europe 1750-1815*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2001, 542 p.

Jean-Luc Chappey

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/4912>

ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2003

Pagination : 203-206

ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Jean-Luc Chappey, « Othmar KEEL, *L'avènement de la clinique moderne en Europe 1750-1815*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2001, 542 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 331 | janvier-mars 2003, mis en ligne le 18 avril 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/4912>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# *Othmar KEEL, L'avènement de la clinique moderne en Europe 1750-1815, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, 2001, 542 p.*

Jean-Luc Chappey

---

- 1 Déjà connu pour ses études sur l'histoire de la médecine (travaux sur Cabanis en particulier), Othmar Keel nous offre ici une synthèse riche et décapante des différentes thèses qu'il défend depuis plusieurs années. Prenant le contre-pied des interprétations traditionnelles (Foucault, Ackerknecht) concernant la naissance de la médecine clinique, il met en cause le rôle joué par l'institutionnalisation et le personnel de l'École de santé de Paris créée en 1794 dans le processus d'émergence de la médecine « moderne » fondée sur le paradigme anatomolocaliste et sur de nouvelles pratiques thérapeutiques qui rompent avec l'approche nosologique. S'appuyant sur une approche corhparatiste prenant en compte l'évolution des différentes médecines en Europe (particulièrement en Allemagne, en Angleterre, en Autriche et en Italie - l'Espagne pourtant importante est ignorée) dans une période longue (1750-1830), il montre comment la médecine clinique a émergé progressivement hors de France, bien avant la Révolution, et s'est développée hors de l'École de santé, objet, selon lui, d'une véritable « histoire mythologique ».
- 2 La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des cadres politiques, sociaux, et institutionnels (« Politiques, institutions et pratiques ») qui ont rendu possible l'émergence des concepts et des pratiques à partir desquels se formalise progressivement la clinique moderne en Europe à partir des années 1750. L'auteur rappelle (chapitre 1) l'importance des politiques menées par les États (dans le cadre de politiques populationnistes, hygiénistes ou mercantilistes) et le rôle joué par certaines institutions (Académie de Chirurgie en France ; Académie de médecine-chirurgie créée en 1785 par Joseph II) dans la transformation du « regard » médical. Il insiste particulièrement sur les structures d'assistance et de répression créées par les autorités publiques ou par les élites

sociales (*workhouses* en Angleterre ; maternités ; structures philanthropiques...), mettant ainsi l'accent sur la nécessité de déplacer l'analyse sur des structures qui, n'ayant pas forcément un statut proprement universitaire, ont néanmoins occupé une place essentielle dans la dynamique de production et de diffusion de la clinique « moderne ». La thèse la plus originale - et la plus « iconoclaste » - est de montrer que - contrairement aux affirmations de Foucault - on assiste à une véritable « médicalisation » de l'hôpital de l'Ancien Régime (à Paris, mais aussi à Berlin, Pavie, Copenhague, Vienne), un phénomène que l'auteur étudie précisément à travers, par exemple, la distinction progressivement établie entre les « pauvres » et les « malades » ou les nombreux débats portant sur le nombre optimal de lits permettant la mise en place de nouveaux outils d'observation des malades et d'accumulation du savoir comme la pratique des statistiques médicales. Pour l'auteur, les différents lieux de l'assistance et de répression (publics ou privés) mis en place sous l'Ancien Régime doivent être considérés comme les véritables « laboratoires » de la clinique moderne, ayant permis l'émergence et la diffusion (à travers les cours plus ou moins « formels » donnés dans les hôpitaux par exemple) de nouveaux concepts et pratiques en rupture avec les approches hipocrato-nosologistes. Le rapprochement entre la médecine et la chirurgie, objet du chapitre 2, est ainsi mené, à l'intérieur des hôpitaux dès les années 1720-1730 et est systématisé et diffusé par l'Anglais John Hunter (1728-1793) qui s'attache à l'approche tissulaire et rompt avec l'approche essentialiste de la maladie. Il insiste également sur l'importance jouée par la médecine et les hôpitaux militaires (chapitre 3) qui connaissent également dès les années 1770 une réelle médicalisation. Il s'avère à la lecture de cette partie que les conditions épistémologiques et institutionnelles du développement de la médecine clinique étaient largement mises en place hors de France et bien avant la Révolution (« on pourrait dire que la médecine clinique [d'hôpital] préexiste comme mode d'enseignement académique et officiel », p. 116). Selon lui, les Thermidoriens et les professeurs de l'École de santé de Paris n'ont rien inventé. Les « origines » de la médecine clinique doivent être repoussées dans le temps et recherchées dans d'autres espaces géographiques. Plus encore, l'auteur affirme (p. 54) que, face aux difficultés politiques, sociales et économiques qui caractérisent la période directoriale, le développement de la médecine clinique en France est très en retard par rapport aux autres pays européens.

- 3 Cette thèse est développée et confirmée dans la seconde partie de l'ouvrage consacrée à l'étude de l'émergence des théories et des concepts de la médecine clinique (« Concepts, techniques et méthodes »). Comme dans la première partie, l'auteur montre que, bien avant la création des chaires de l'École de santé, les différentes théories susceptibles de rendre possible le déplacement du regard médical (passage du paradigme humoral au paradigme organiciste, puis au paradigme tissulaire) apparaissent en Europe dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Analysant les conditions d'émergence du concept de tissu (qui marque la naissance de l'anatomie générale et de l'histopathologie à partir de la prise en compte des effets morbides considérés, non seulement au niveau des organes et des symptômes, mais aussi des tissus et de leurs lésions), il étudie avec précision (chapitres 5-7) l'émergence du diagnostic physique et du paradigme anatomolocaliste fondé sur la prise en compte des lésions des tissus comme objets thérapeutiques. Dans cette « nouvelle géographie du corps humain », il rappelle le rôle évident de l'anatomie pathologique de Morgagni, des travaux de Haller sur l'irritabilité, de ceux de Hunter sur les inflammations des tissus et des nouvelles pratiques mises en place par les médecins de l'École de Vienne (en particulier la percussion thoracique formalisée et diffusée par Auenburgger). Pour l'auteur (chapitre 8), les médecins français (Pinel, Bichat influencés par la méthode

d'analyse condillacienne) n'ont donc rien inventé et se sont contentés de reprendre des fondements établis avant eux et diffusés en France dans la seconde moitié du siècle. Pour l'auteur, il faut ainsi mettre en cause l'histoire « mythologique » de la médecine française et le roman des origines écrit par les médecins français eux-mêmes pour légitimer les institutions mises en place par la Révolution (chapitre 11) ; il rompt ainsi la relation établie entre « révolution politique » et « révolution histopathologique ». Il montre d'ailleurs (chapitre 12) que, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'approche anatomopathologique a continué de se développer partout en Europe et particulièrement en Angleterre, montrant encore que le développement de la médecine clinique était en quelque sorte autonome et indépendant de l'institutionnalisation universitaire du savoir médical mis en place en France à partir de 1794 : « Tout comme en France, la pathologie anatomo-mique-tissulaire s'est développée en Grande Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle en dehors de certaines corporations ou institutions d'enseignement officielles » (p. 420).

- 4 On peut être séduit par cette démonstration qui a pour mérite de remettre à plat un certain nombre d'évidences et, plus généralement, de pointer le doigt sur le difficile problème de la place accordée aux « pères fondateurs » dans l'histoire des sciences. Pour cela, nous ne pouvons que nous féliciter de la suite annoncée par l'auteur d'une étude de l'histoire de la médecine européenne pour les années 1815-1850. L'approche comparatiste et chronologique qui met en lumière le jeu des interactions entre les différents espaces de la médecine européenne mérite également d'être saluée. On peut néanmoins interroger l'auteur sur plusieurs points. On regrette le silence qui pèse sur le rôle joué par la médecine militaire sous la Révolution, comme si, à force de vouloir prouver le « retard » de la médecine française face aux « avancées » européennes, l'auteur voulait occulter un phénomène pourtant majeur dans le développement de la médecine clinique en France. On peut regretter également le regard un peu systématique porté sur « la » médecine française présentée trop souvent comme un « bloc ». L'auteur ne fait jamais référence aux nombreux débats et conflits qui caractérisent le monde médical en France durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle alors que leur prise en compte aurait sans doute permis de préciser les enjeux (épistémologiques, mais aussi politiques et sociaux) qui se cristallisent autour de l'émergence et de la diffusion des concepts et des pratiques de la clinique. Mais la question centrale touche sans doute à la thèse même du livre : quand peut-on véritablement parler d'une « introduction » de la médecine clinique en Europe ? Le problème renvoie aux difficultés plus générales à appréhender cette notion « d'introduction » de nouvelles formes de savoirs en histoire des sciences. L'auteur ne cesse d'affirmer que la médecine clinique émerge hors des cadres universitaires, c'est-à-dire bien avant la création des chaires d'enseignement mises en place au sein de l'Ecole de santé de Paris, création qui entraîne une disciplinarisation des différents domaines de connaissances médicales. Or, cette affirmation - posée comme évidente dès le début de l'ouvrage - pose problème. Certes, si l'on ne peut nier que les médecins français de la Révolution héritent de théories et de pratiques largement mises en place avant eux, on peut se demander si leurs travaux - rendus justement possibles par l'institutionnalisation et la disciplinarisation - n'ont pas été de systématiser ces différents concepts et théories afin de leur donner une cohérence qui n'existait pas auparavant. Ainsi, si les conditions de possibilités de l'émergence de la médecine clinique existaient bien avant la Révolution et hors de France (qui pourrait prétendre le contraire ?), il n'en reste pas moins que la création de l'Ecole de santé constitue une étape centrale dans le processus de formalisation et d'introduction de la médecine clinique en Europe. À force de vouloir s'attaquer aux interprétations traditionnelles, l'auteur oublie sans conteste de

s'interroger plus précisément sur ce processus d'introduction et semble s'en tenir parfois à un discours polémique qui réduit la portée de son analyse (sur ce point, il est très curieux que l'auteur n'applique pas le même régime de critique aux textes écrits par les médecins français et par les médecins allemands, anglais ou italiens...).

- 5 À bien des égards, cette étude - qui encore une fois apportera de nombreux éléments à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine - reste finalement très traditionnelle, cantonnée à une histoire des idées dont il ne saurait être question de se détourner, mais qu'il faut incontestablement enrichir par de nouveaux outils d'analyse au risque de tomber dans une « dérive » - malheureusement trop actuelle - consistant à nier le fait que la Révolution constitue bel et bien une rupture dans l'histoire des savoirs. Ce livre est ainsi une occasion de réaffirmer la nécessité de lier plus étroitement l'histoire sociale et politique à l'histoire des sciences.